

LE NOUVEAU LYON

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ABONNEMENTS

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Rhône, Ain, Isère, Loire, Saône-et-Loire...	5 fr.	10 fr.	18 fr.
Autres départements	6 fr.	12 fr.	22 fr.
Etranger (Union postale)	9.50	19	36

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

 de 9 heures du matin à minuit
 LYON - 7, Place des Terreaux, 7 - LYON
 TÉLÉPHONE

ANNONCES

 Les Annonces du "NOUVEAU LYON" sont reçues :
 A LYON : AU BUREAU DU JOURNAL, Place des Terreaux, 7
 A PARIS : DANS TOUTES LES AGENCES DE PUBLICITÉ.

 Notre intéressant feuilleton **Méprise**
 du **Cœur** tirant à sa fin, le

NOUVEAU LYON

commencera incessamment la publication d'un roman de même ordre, où nos lecteurs retrouveront les situations dramatiques et les qualités de style et d'analyse passionnelle qui ont fait auprès d'elles le succès de l'œuvre d'Arnoux-Rivière.

A bientôt des indications plus précises sur notre

NOUVEAU FEUILLETON

BULLETIN DU JOUR

M. Bourgeois a rencontré
denouvellesdifficultés dans
l'accomplissement de sa
mission.
Une correspondance de
Tamatave révèle d'odieuses
atrocités commises par les
Hovas.
A Toulon, on procède avec
activité à l'embarquement
à bord du "Shamrock" du
matériel destiné au corps
expéditionnaire.
Les consuls italiens en
France ont reçu de Rome
une circulaire ayant spécia-
lement pour but d'empêcher
que leurs nationaux soient
incorporés dans l'armée
française.
Lire à la 3^{ème} page nos dépêches de la dernière heure.

LA SITUATION

 Paris, 22 janvier.
 Crise sur crise. — La concentration.
 Discipline parlementaire. — Le
 budget et les alliances.

 Une nouvelle crise ministérielle a
 éclaté avant même que le ministère
 fût formé. Mourir avant de naître, on
 ne pourrait rien imaginer de plus fin
 de siècle.

 Ce qui arrive était, du reste, facile
 à prévoir. C'est le résultat d'une er-
 reur d'optique parlementaire et poli-
 tique, qui fait voir dans la concentra-
 tion des différentes fractions du parti
 républicain une base de ministère
 solide. C'est comme si on voulait
 bâtir une maison sur un tas de pavés
 mis à côté l'un de l'autre.

 Entre les radicaux et le centre, il y
 a autant et même plus de divergences
 qu'entre le centre et la droite. La
 République est une étiquette qui peut
 couvrir toutes sortes de systèmes de
 gouvernement. Il y a des républicains
 très libéraux et démocratiques,
 comme la Confédération suisse ; il y
 en a d'exécrationnels et de despotiques
 dans l'Amérique du Sud. C'est ainsi
 que nous voyons une monarchie libé-
 rale dans la Grande-Bretagne et une
 autocratie en Russie.

 La concentration républicaine se-
 rait donc assez exactement figurée
 par une bouteille dans laquelle on
 aurait mélangé des vins de toutes
 qualités, ce qui constituerait un breu-
 vage fort peu appétissant.

 Venant au fait actuel, nous voyons
 que les radicaux, en dehors même
 d'autres principes économiques, pos-
 sent, comme premier article de leur
 programme, l'impôt unique sur le
 revenu, que les modérés, à tort ou à
 raison, regardent comme une hérésie
 économique, politique et sociale.
 Quelle concentration voulez-vous
 faire là-dessus ? On peut en dire au-
 tant des questions qui ont trait au
 Concordat, aux chemins de fer, aux
 mines, etc. La concentration ne pour-
 ra jamais être qu'un masque qui ca-
 che les radicaux, car ceux-ci ne
 voient la concentration que comme
 un moyen de faire prévaloir leurs
 idées avec l'appui des modérés... Ce
 qui serait un comble.

 Au moment où j'écris, je ne sais si
 M. Bourgeois conserve ou non le
 mandat de former le cabinet. Mais,
 que ce soit lui ou un autre, un radi-
 cal ou un modéré, le président du
 Conseil doit arriver au pouvoir avec
 les seules idées de son parti, avec un
 état-major composé de ses amis, avec
 l'appui de ses seules troupes. Il faut
 nous en tenir au parlementarisme
 normal dans lequel les partis sont
 formés, enrôlés, disciplinés comme
 autant de régiments, ayant chacun
 leur adjudant-major qui veille au bon
 ordre et fait défiler la parade pour la
 garde, c'est-à-dire tient la main à ce

 que chacun soit présent au moment
 du scrutin.

 Cela existe en Angleterre. Chaque
 parti a son *Whapper-in* — littérale-
 ment « le fouetteur » — qui groupe
 les députés de chaque parti, les
 fait voter, les fait appeler s'ils ne
 sont pas à la Chambre, etc. Dans ces
 conditions, les cabinets arrivent au
 pouvoir formés d'avance, comme une
 compagnie monte la garde avec son
 capitaine et ses sergents.

 M. Bourgeois, donc, si Bourgeois il
 y a, doit constituer un ministère à
 son image, avec MM. Peytral, Loc-
 kroy, Floquet, voire même Goblet.
 Peut-être fera-t-il bien de faire appel
 à ces groupes soi-disant progressistes
 qui encombreront tous les ministères
 pour être admis à la curée des porte-
 feuilles. Le cabinet vivra ce qu'il vi-
 vra. S'il trouve une majorité, tant
 mieux, le pays le jugera à l'œuvre ;
 s'il n'a pas de majorité, l'essai loyal
 sera fait et le Président de la Répu-
 blique pourra très correctement don-
 ner le pouvoir au centre.

 Seulement, au point où nous en
 sommes, il faut un sacrifice de part et
 d'autre. Il faut voter le budget en
 bloc sans discussions. Nous sommes
 au 22 janvier. Si on n'accepte pas le
 budget les yeux fermés, on n'en finira
 pas avant mai ou juin, sans que, bien
 entendu, la discussion rapporte un
 centime au pays.

 Après le vote du budget en bloc,
 on pourrait aussitôt voter les lois d'in-
 térêt général qui traînent dans les
 bureaux et, cela fait, commencer une
 discussion sérieuse, approfondie du
 budget de 1896 et des réformes récla-
 mées ou proposées qui s'y rattachent.
 Il est douteux qu'on agisse ainsi.
 Le succès rendra les socialistes plus
 exigeants et, si le cabinet Bourgeois
 pur ne peut vivre — comme je le crois
 — la campagne des violences recom-
 mencera. Ce sera alors le tour des
 hommes d'ordre de prendre le pou-
 voir. Mais, d'ici là, il faut prévoir des
 moments assez difficiles.

 Heureusement, la Bourse et les
 hommes d'affaires se désintéressent
 de la politique. Les affaires n'en vont
 pas plus mal, et la Bourse escompte
 les ministères à un centime près.

 Il faudrait toutefois éviter de nou-
 velles crises à cause de l'effet dépla-
 çable qu'elles font à l'étranger. L'é-
 lection de M. Félix Faure a été bien
 accueillie partout, mais on se méfie
 de la situation générale et on se dit à
 l'étranger qu'en France on ne peut
 compter sur rien de stable, ce qui
 rend les alliances difficiles sinon im-
 possibles.

 Voilà une considération que nous
 devrions ne jamais perdre de vue.

Un Parisien.

LETTRE DE SUISSE

 Nos finances. — La question des zones. —
 A Genève. — En Savoie.

Genève, 12 22 janvier 1895.

 Hier, 21 janvier, s'est réunie à Berne
 la commission du Conseil National cha-
 rgée d'examiner tout ce qui se rapporte
 au postulat concernant le rétablissement
 de l'équilibre financier de la Confédération
 helvétique.

 Il résulte des considérations de ce pos-
 tulat qu'il faut trouver des ressources
 nouvelles pour pouvoir, non seulement
 au déficit à venir, mais bien au déficit
 passé et présent.

 Le Conseil fédéral a en effet présenté
 au Conseil National un rapport substan-
 tiel, dont le résumé prouve l'abîme
 creusé depuis longtemps déjà par les dé-
 penses militaires.

 Il paraît que le trou n'est pas assez
 profond, puisque M. Schenk apporte
 pour le creuser davantage un projet de
 subvention aux écoles primaires.
 Diable ! mais il faudrait prendre garde,
 car le peuple suisse, assez complaisant
 pour dire « oui » quand il le faut, pour
 les dépenses utiles, pourrait s'habituer,
 par fatigue à dire « non » !

 Messieurs du Conseil fédéral, attendez
 avant de trop demander à la Confédé-
 ration, qu'elle vous ait donné raison sur
 un point d'une incontestable utilité :
 la représentation diplomatique suisse à
 l'étranger.

 Et puis, le personnel enseignant est
 en Suisse, plus heureux que tous ceux
 de l'Europe, et les enfants des écoles
 sont, de tous aussi, certainement les
 mieux traités.

 Je vous ai parlé de la nationalisation
 des chemins de fer. Le comité central des
 Sociétés d'agriculture cantonales s'est
 prononcé en sa faveur. C'est peut-être se
 montrer un peu pressé.

 D'un autre côté, les partisans de la
 Banque fédérale d'Etat se renuent, et la
 commission du Conseil National va se
 réunir à ce sujet, à Zurich, le 5 février
 prochain.

 Qui trop embrasse mal étreint. Si l'on
 se souvient que la réorganisation des
 diocèses fédéraux est aussi sur le chan-
 tier, voilà une vérité sur laquelle le
 Conseil fédéral fera bien de méditer.

 A Lausanne, nous allons assister à un
 essai de décentralisation littéraire et

 artistique qui mérite un encourage-
 ment. Le directeur du théâtre de Lau-
 sanne, un excellent français, M. Scheler,
 va donner jeudi la *Maison de Poupées*,
 d'Ibsen, c'est un drame fort discuté
 comme facture qui a déjà fait couler à
 flots l'encre de la critique... et ce n'est
 pas fini. Je vous donnerai mon opinion,
 j'y serai.

 Hier soir, M. Gavard, une notoriété
 radicale de Genève, a donné une con-
 férence sur les traités douaniers. Il a
 fort bien parlé et a naturellement récla-
 mé une entente prompte pour les zones.
 (La réponse appartient en ce moment au
 Conseil fédéral.)

 Du reste, à Genève, les maires des
 communes (rive gauche), ont adressé
 une pétition à ce Haut Conseil pour ha-
 ter la solution si impatientement atten-
 due de la question.

 Genève est tout à la joie universitaire.
 Après les prix décernés sous la pré-
 sidence de M. Richard, conseiller
 d'Etat, chef dévoué et aimé du départe-
 ment de l'instruction publique, il a été
 offert par les dames genevoises, aux
 étudiants genevois, suisses et étrangers
 (il y a dans le nombre des Lyonnais), un
 splendide drapeau aux couleurs de Genève,
 portant les armes de la ville d'un
 côté, et de l'autre l'emblème de l'*Alma
 Mater* : l'enthousiasme sur toute la ligne.

 M. Dauphin, le distingué directeur du
 théâtre de Genève, va donner demain le
Thannhäuser, de Wagner, que le sa-
 vant chef d'orchestre, M. Bergallonne, a
 été étudier à Bayreuth. Il faut féliciter
 M. Dauphin (bien connu des Lyonnais)
 de cette initiative. M. Alioth, éditeur à
 Genève, vient de publier une étude sur
 l'œuvre de Wagner, due à M. le profes-
 seur Julliard.

 Le Salève est la montagne pseudo-
 suisse, préférée des Genevois (quoi-
 qu'elle soit en Savoie). Une compagnie
 lyonnaise va, paraît-il, construire sur
 son sommet, en ce moment couvert de
 neige, un splendide hôtel (1.400 mètres
 d'altitude), où l'on pourra boire de l'air
 pur pendant plus de six mois de l'année,
 avec une grande et belle vue à ses
 pieds. Grâce à la compagnie P.-L.-M.
 et à celle du Jura-Simplon, le voyage
 sera d'une excessive facilité.

 Ajoutons qu'il existe un charmant
 chemin de fer électrique pour conduire
 au Salève, chemin de fer qui est une
 des œuvres les plus intéressantes de la
 compagnie de l'industrie électrique de
 Genève.

 En Savoie, la question des zones
 continue à obscurcir l'horizon. Les
 maires de la région viennent de se réu-
 nir à Douvaine, afin de s'entendre pour
 la répartition des bons de franchise des
 vins.

 Ils souhaitent que la répartition pré-
 fectorale ait lieu avant le 15 février.

 Un syndicat général des Alpes vient
 de se former à Thonon, sous la prési-
 dence de M. Vernaz. 1^{er} adjoint, avec
 M. Raffin, rédacteur en chef du *Léman
 rhodanien*, comme assesseur.

 Ce syndicat a pour but de préparer
 les moyens les plus propres à attirer les
 touristes sur les rives du lac en Savoie
 pendant la saison d'été. Je suis disposé
 à apporter mon appui à ce syndicat. Du
 reste, la Compagnie générale de Navi-
 gation dirigée par un homme éminem-
 ment sympathique et bienveillant, M.
 Rodière, prépare pour le printemps des
 services favorables à la côte savoie-
 sienne.

 Le pays de Gex a toujours été sacré-
 fié, malgré les efforts de son excellent
 député M. Bizot.

 La construction du chemin de fer
 Collonges-Divonne (le Benjamin du
 P.-L.-M.) marche avec activité et Gex
 tend à se relever et à profiter de sa si-
 tuation splendide comme vue et comme
 climat.

 Le Maire de cette intéressante ville
 est tout dévoué aux intérêts de cette
 région dont il est conseiller général, et
 en ce moment M. Béranger, professeur
 d'agriculture, se multiplie pour faire
 connaître les meilleures méthodes de
 culture pour le pays.

 Je vais prochainement visiter l'arron-
 dissement de Gex et me renseigner sur
 ses desiderata. Le *Nouveau Lyon*, qui
 pénètre de plus en plus dans les régions
 savoisiennes et gessiennes y est reçu avec
 une sympathie qui implique des devoirs
 auxquels il ne faillira pas.

SYLVAIN NOEL.

Service téléphonique

LA Crise Ministérielle

(De nos rédacteurs spéciaux)

UNE NOTE OFFICIEUSE

 Paris, 23 janvier, 2 heures.
 L'Agence Havas communique aux jour-
 naux la note suivante :

 Une conférence a eu lieu ce matin
 chez M. Bourgeois entre celui-ci et MM.
 Cavaignac, Cocher, Combes, de Verni-
 nac, Demôle, Lockroy et Doumer.

 M. Bourgeois a offert à M. Demôle
 le portefeuille de la justice, M. Demôle
 fera connaître sa réponse à cinq heures.

 M. Maurice Lebon a décliné l'offre du
 portefeuille des colonies.

 M. Bourgeois se rendra à cinq heures
 à l'Elysée pour mettre le président de la
 République au courant de ses démar-
 ches.

 Une nouvelle conférence doit avoir
 lieu auparavant entre M. Bourgeois et
 ses amis politiques désignés plus haut.

LA SITUATION

 Paris, 2 heures 45.
 Décidément, il ne faut pas vouloir re-
 venir en arrière ; la concentration ne
 peut plus réussir. M. Bourgeois en fait
 l'expérience.

 Après son premier échec, il s'est porté
 plus à gauche, mais la concentration
 qui, dans sa pensée, est nécessaire à la
 vie de son ministère, l'a encore guidé
 dans le choix de ses nouveaux collabo-
 rateurs, et voilà que tout se décolle, la
 combinaison d'hier ne tient plus, tout
 le monde s'enfuit et la note officieuse
 que nous vous avons télégraphiée an-
 nonce que M. Bourgeois continue ses
 négociations et ne se rendra que vers
 cinq heures chez le président de la Ré-
 publique.

 Le premier personnage qui a refusé
 sa collaboration, après avoir hésité, est
 M. Cocher, auquel M. Bourgeois vou-
 lait absolument confier les finances. M.
 Cocher a fait le budget avec M. Poin-
 caré, comme rapporteur général, et il se
 croit trop engagé dans le système qui
 éloigne le ministre démissionnaire de la
 combinaison nouvelle pour entrer lui-
 même dans cette combinaison. C'est du
 moins ce motif que donne M. Cocher
 pour expliquer son refus. Il a d'ailleurs
 refusé également le portefeuille de la
 guerre que M. Bourgeois lui offrait pour
 le retenir.

 Le départ de M. Cocher a été le si-
 gnal du désarroi.

 La plupart des personnages qui, hier,
 avaient à peu près accepté d'entrer dans
 le cabinet, refusent énergiquement au-
 jourd'hui d'en faire partie et déclarent
 même qu'ils n'ont jamais accepté, et
 voilà M. Bourgeois qui continue péné-
 iblement sa course à travers Paris, rend
 visites sur visites, mais ne voulant pas
 sortir de la concentration, il tourne
 comme un cheval de manège et son ac-
 tivité incessante se perd et le ramène au
 point de départ, épuisé, mais n'ayant
 rien fait.

 La majorité est si nettement divisée
 sur la question de l'impôt personnel sur
 le revenu, qu'il sera bien difficile de
 trouver un ministre des finances, après
 le refus de M. Cocher.

 En résumé, l'incertitude qui a régné
 toute la journée n'a pas cessé ce soir.

 Une nouvelle réunion aura lieu chez
 M. Bourgeois, vers huit ou neuf heures
 si l'entente n'est pas encore faite à ce
 moment-là.

NOUVELLE CONFERENCE

Paris, 6 h. 50.

 En quittant l'Elysée, M. Bourgeois
 est rentré directement chez lui, où a eu
 lieu une nouvelle conférence à laquelle
 assistaient MM. Lockroy, Demôle, Com-
 bes et de Verninac.

 Vers six heures, M. Doumer est arrivé
 auprès de ces messieurs, avec l'inten-
 tion, dit-on, de déclarer à M. Bourgeois
 qu'il ne pouvait accepter le portefeuille
 qu'il lui avait offert.

 D'autre part, M. Maruejols, qui a
 été pressenti pour le portefeuille des
 travaux publics, a demandé jusqu'à ce
 soir pour réfléchir.

 Il ne se confirme pas que M. Peytral
 ait accepté les finances. Il est même
 probable qu'il est encore resté en de-
 hors de la combinaison.

 En résumé, l'incertitude qui a régné
 toute la journée n'a pas cessé ce soir.

 Une nouvelle réunion aura lieu chez
 M. Bourgeois, vers huit ou neuf heures
 si l'entente n'est pas encore faite à ce
 moment-là.

DERNIERS BRUITS

Paris, 7 h. 55.

 M. Bourgeois a dit au président de la
 République qu'il avait la conviction
 qu'il réussirait dans son entreprise. Voi-
 là ce que nous dit la note officieuse de
 l'Elysée.

 D'un autre côté, des personnages poli-
 tiques, bien informés d'habitude, disent
 que tout est rompu.

 Il ne faut croire, disons-nous, ni la
 note optimiste officieuse, ni la note pes-
 simiste des parlementaires mécontents.
 L'acceptation de MM. Combes, de
 Verninac, Demôle et Lockroy semble
 certaine, c'est déjà un appoint. MM.
 Doumer et Hanotaux se regardent com-
 me des chiens de faïence et l'on voit
 qu'ils ne sont guère d'accord ; il faudra
 que l'un des deux se retire, mais c'est
 encore un nom pour le ministère Bour-
 geois.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

 La collaboration de M. Cavaignac pa-
 rait également assurée.

 Enfin, on assure que M. Bourgeois et
 ses collaborateurs espèrent aboutir ce
 soir même. M. Bourgeois retournera à
 l'Elysée demain matin, comme nous
 l'avons dit, et cette fois, ce sera une
 démarche définitive. Il arrivera, soit
 avec son cabinet constitué, soit pour
 offrir sa démission à M. Félix Faure.

L'ANCIEN PATRON DU PRÉSIDENT

 Un rédacteur du *Figaro* a vu au Havre
 M. Asselin, qui fut autrefois sous ses or-
 dres, en qualité d'employé. M. Félix Faure
 M. Asselin est un vieillard de soixante-dix
 ans. Il est retiré des affaires, et sa maison est
 tenue maintenant par ses deux fils.

 Voici ce qu'il nous a dit :
 — Je ne me souviens plus aujourd'hui quel
 fut l'ami qui me recommanda à M. Félix Faure.
 Mais je me rappelle parfaitement que non en-
 ployé d'alors — c'était en 1863 — ne me donna
 aucune satisfaction par sa bonne conduite et son
 assiduité au travail. Sa besogne était dure. Je
 l'avais chargé de se rendre au débarquement
 de nos marchandises et d'assister au classe-
 ment et au conditionnement des caisses. Non
 seulement il était exact à son devoir, mais il
 le remplissait avec zèle. Par la précision de
 ses rapports, par les renseignements qu'il me
 donnait, je voyais que mon commis, avec ses
 qualités d'attention laborieuse, était appelé à
 occuper un jour une place importante dans le
 commerce. Il avait le sens — et il savait le
 réaliser — de faire mieux que bien, et il té-
 moignait d'une activité et d'une volonté rares
 chez un jeune homme de son âge. Jamais il
 ne se plaignait d'être trop occupé, au con-
 traire, il en était enclin à réclamer du travail sup-
 plémentaire, tellement il avait ardeur à se
 montrer indispensable et à prouver son intelli-
 gence et son initiative.

 Je n'ai pas été donné quand, après quelques
 mois de stage dans la maison, il est venu
 m'annoncer qu'il s'était établi à son compte.
 Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il excita de
 nombreuses jalousies en arrivant à conqui-
 rir une des premières situations commerciales sur
 la place du Havre. C'est la loi de la concurrence.
 Mais par son affluence par sa nature géné-
 reuse, il a su s'en débarrasser et les hostilités
 et de ses concurrents à sa se faire des amis.

avons recueilli, a pu échapper à ses bourreaux.

Pendant qu'on entraînait les femmes vers la place, elle était tombée frappée par un soldat et avait été enlevée dans un trou. Le soldat qui la conduisait l'avait crue morte, et par acquit de sa conscience, s'était contenté d'enlever quelques coups de sangle dans sa direction. C'est ainsi qu'elle avait été blessée. Mais elle n'avait point perdu la tête. Elle avait rampe dans les herbes, et, une fois hors de portée, elle s'était sauvée à toutes jambes du côté de Tamatave.

Cet épouvantable récit de tortures barbares infligées par des soldats de la Reine à leurs propres compatriotes montre ce que valent, comme courage, les troupes hovas.

TEMOIGNAGE D'UN ANGLAIS

Londres, 23 janvier.

Les journaux de Londres publient une lettre d'un missionnaire anglais à Tamatave, qui se déclare étonné des procédés des Français à son égard. Son école a été occupée par des gendarmes, dit-il, mais ce sont de bons gars, et il s'arrange fort bien avec eux. Quant à l'occupation de Tamatave, voici comment les affaires se sont passées : le missionnaire était à l'église, chantant matines. On entend un coup de canon, on sort pour voir ce que c'est : les Français avaient pris Tamatave. Personne ne se doutait de ce qui venait de se passer.

LE « SHAMROCK »

Toulon, 23 janvier.

Le *Shamrock*, qui est mouillé à l'entrée de la rade et dont l'équipage procède en ce moment à l'aménagement du matériel de tout genre destiné au corps expéditionnaire de Madagascar, est un transport de première classe, jaugeant environ 5.500 tonnes et monté par trois cents hommes ; il est armé de deux canons de 14 centimètres, trois de 90 millimètres et deux de 65 millimètres.

Le total du chargement, destiné au corps expéditionnaire, s'élève à 1.000 tonnes environ, représentant un poids évalué approximativement à 850.000 kilos.

Des chalands sont en train, sous la surveillance d'un sous-intendant, de terminer l'embarquement du matériel de l'hôpital de Camp, matériel consistant en lits, tentes, baraquements, médicaments, et qui comprendra à lui seul plus de 500 mètres cubes. Les vivres embarqués forment une importance de 150 tonnes. Toutefois, ne sont pas compris dans ce total les vivres destinés à la consommation de la traversée. Le *Shamrock* exporte, à cet effet, cent mille rations de vin pouvant subvenir aux besoins de l'équipage et des 900 hommes de troupes algériennes pendant une durée de soixante-quinze jours.

Un officier du bord a bien voulu nous fournir en outre les renseignements suivants :

« Nous avons reçu cinquante tonnes de munitions d'artillerie, de nombreux balles d'armes et de fusils et cinquante-cinq caisses renfermant plus de cent mille cartouches, sans compter celles dont seront pourvus les soldats que nous devons embarquer.

« Nous n'emportons point de canons. En appareillant de Toulon, le *Shamrock* se dirigera directement sur Madagascar, où il prendra un bataillon de troupes algériennes comptant environ 900 hommes, puis nous ferons route pour Majunga. Le général Metzinger et son état-major prendront également passage à bord du *Shamrock*.

« On a dit que nous serions prêts à appareiller le 25 courant. C'est peu probable. Je pense qu'il nous faudra deux ou trois jours de plus.

Le *Shamrock* ne prendra à bord aucune marchandise autre que les approvisionnements destinés à l'expédition. Nous emmenons une vingtaine de chevaux. C'est demain, 23 janvier, que seront closes les feuilles d'armement et d'approvisionnement du *Shamrock*. Nous serons à Majunga du 18 au 20 février.

« On va procéder, sur l'ordre venu de Paris, du ministère de la marine, à l'embarquement de la légation de Madagascar, du pontement de Majunga, et des pieux destinés à cet appointement. »

RECONNAISSANCE PRÉLIMINAIRE

M. Grenet, lieutenant de vaisseau, qui avait été chargé, à la tête d'une flottille, de remonter l'Acopa pour appuyer le retour des Français évacués Tananarive, a quitté Toulon aujourd'hui, muni de Paris par l'état-major général du ministère de la marine.

Le lieutenant Grenet est porteur d'un volumineux dossier contenant les rapports et les documents des opérations qui ont eu lieu sur la côte ouest de Madagascar dans le but de faciliter le débarquement et l'installation du corps expéditionnaire.

LE SERVICE DE LA TRÉSORERIE ET DES POSTES

M. Prudot, payeur principal de 2^e classe, du service de la trésorerie et des postes aux armées, a été chargé, en cette qualité, de la direction du service de la trésorerie et des postes du corps expéditionnaire de Madagascar.

LES SCANDALES

DEUX FILOUS

Paris, 23 janvier.

M. Bernard, commissaire aux délégations judiciaires, a procédé ce matin, sur mandat de M. Brossard-Marcillac, juge d'instruction, à l'arrestation de deux individus, Guépin et Carpentier, qui étaient secrétaires de M. René Gauthier, député de la Charente, et qui étaient compromis dans l'affaire de la Société nicoise des Transports maritimes.

Guépin et Carpentier avaient fondé, rue du Mail, un bureau d'affaires connu sous ce nom : « L'Accident ».

Leurs opérations consistaient à se faire remettre des sommes d'argent variables et de ces papiers pour défendre les intérêts des particuliers en matière d'accidents et, bien entendu, ils ne rendaient jamais de comptes.

Guépin a été écroué au Dépôt.

LA SOCIÉTÉ NICOISE

Une arrestation se rattache à l'affaire de la Société nicoise aura lieu probablement aujourd'hui.

Nous devons, pour le moment, garder à ce sujet une entière réserve.

Par contre, M. Dubert, dont nous avons annoncé hier l'arrestation, a été mis en liberté ce matin.

LES CHEMINS DE FER DU SUD

Conformément aux conclusions déposées par M. Fiquet, médecin en chef du Palais, M. Doyère a fait mettre, à 2 heures, en liberté provisoire, en raison de son état de santé, M. Ferrier, directeur de la Voie ferrée.

LES AFFAIRES DE CHANTAGE

M. Doppier a entendu, cet après-midi, dans son cabinet, Trocard, Canivet, Hefler et Dreyfus, qui ont été autorisés à avoir une entrevue avec leurs familles.

Parmi les témoins cités aujourd'hui pour les affaires de chantage, se trouvent le Directeur de la Vie-Ver, compagnie d'assurances sur la vie, et le directeur de l'Ami de l'Épave.

Sur le Niger

Paris, 23 janvier.

L'ARRANGEMENT FRANCO-ANGLAIS
Nous avons donné hier de longs détails sur l'arrangement qui vient d'être conclu entre la France et l'Angleterre au sujet de la délimitation de nos possessions à l'est de Sierra-Leone.

Le gouvernement fait publier le texte de cet arrangement dans lequel nous lisons :

« Bien que le tracé de la ligne de démarcation sur la carte annexée au présent arrangement avec une grande exactitude, et de restituer la position des lignes de passage des chemins ou rivières, ainsi que les villes ou villages indiqués sur la carte sus-mentionnée. Les changements ou corrections proposés d'un commun accord par les commissaires ou délégués seront soumis à l'approbation des gouvernements respectifs.

LES ITALIENS EN FRANCE

Paris, 23 janvier.

Tous les agents consulaires du gouvernement italien en France viennent de recevoir une circulaire spéciale, les invitant à faire connaître aux jeunes Italiens qui peuvent être tentés de partir pour le loir de recrutement de l'armée française, les formalités à remplir pour échapper à cette obligation.

Il leur suffit, dit cette circulaire, de répudier, pendant leur vingt et unième année, la qualité de Français. Suit un tableau des consulats et des vice-consulats français en Italie qui doivent, au besoin, recevoir cette déclaration.

C'est la première fois que la nation (seul) emploie de tels moyens de publicité afin d'empêcher les fils de ses nationaux d'appartenir à notre armée.

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA FRANCE

L'administration des douanes publiera prochainement les statistiques du commerce de la France pour 1894.

Nos importations, du 1^{er} janvier au 31 décembre, se sont élevées à 4.119.465.000 francs ; nos exportations, à 3.275.047.000 francs ; soit au total, 7.394.512.000 francs.

Si l'on compare ce total à celui de l'année 1893, on constate que le mouvement des échanges s'est accru de plus de 300 millions ; mais il reste encore inférieur de plus de 250 millions à celui de 1892.

Ce sont surtout nos importations qui ont progressé l'an dernier ; les statistiques présentent, en effet, une différence de 266 millions en faveur de l'exercice 1894, — et cet excédent porte pour plus des deux tiers sur les objets d'alimentation.

Nos exportations n'ont pas un accroissement équivalent, et si les statistiques des premières dépassent de 65 millions celles de 1893, les sorties de produits fabriqués ont diminué de 44.

Notre meilleur client est toujours l'Angleterre, dont les échanges avec la France atteignent en 1894, 1.400 millions ; la Belgique, l'Allemagne et les États-Unis font avec nous un commerce qui se chiffre au total par 2.200 millions ; la Suisse, l'Italie et l'Espagne ne sont plus inscrites à elles trois que pour 900 millions dans nos statistiques douanières.

INFORMATIONS

Paris, 23 janvier.

M. Casimir-Perier
Le *Figaro* émet, comme nous l'avons fait hier, le bruit du prochain divorce de M. Casimir-Perier. Notre confrère ajoute que l'ancien président de la République se propose, au contraire, de faire très prochainement un voyage dans le Midi, en compagnie de Madame Casimir-Perier.

Mort de l'évêque de Laval
Mgr Cléret, évêque de Laval, est mort ce matin des suites d'une longue maladie.

M. Lépine
L'état de santé de M. Lépine, préfet de police, s'est sensiblement amélioré. D'ici à deux ou trois jours, il pourra reprendre la direction des services de la préfecture.

A L'ÉTRANGER

MINEURS BELGES PENSIONNÉS
Bruxelles, 23 janvier. — Hier, à la Chambre, la motion Alfred Defuisseaux tendant à l'attribution d'une pension de six cents francs aux houilleurs âgés de plus de 55 ans, a été prise en considération après un débat légèrement accidenté.

Ce vote amènera prochainement une motion de M. Gueltenaere, député socialiste de Gand, généralisant le système de la pension à tous les ouvriers.

LES PORTUGAIS EN AFRIQUE
Londres, 23 janvier. — Une dépêche de Capetown au *Times*, annonce que les troupes portugaises s'apprêtent à attaquer les Mahazulis. Une rencontre est imminente.

LES ANARCHISTES
Zurich, 23 janvier. — Le congrès anarchiste qui devait se réunir à Zurich au mois de février prochain, n'aura pas lieu en raison des dissensions qui se sont produites dans les différents groupes anarchistes.

BAGARRE ÉLECTORALE
Londres, 23 janvier. — La ville d'Évesham, où a eu lieu hier une élection parlementaire, a été le théâtre d'une sanglante bagarre.

Deux bandes des partis opposés s'étant rencontrées, quelques rixes se produisirent. A ce moment, un conservateur tirant un revolver, fit feu sur les libéraux. Trois de ces derniers furent blessés, et une femme fut un doigt emporté. La confusion fut à son comble. L'agresseur a été arrêté, et les blessés transportés à l'hôpital.

On conçoit l'indignation avec laquelle les conservateurs répudient de pareils procédés.

LES ITALIENS EN AFRIQUE
Rome, 23 janvier. — Six pères capucins vont être envoyés à Massouah. Ils partiront dans les premiers jours de février et doivent remplacer dans la colonie de l'Érythrée les Pères Lazaristes que M. Crispien fait expulser parce qu'ils sont français et dont le départ est fixé au 4 février.

DANS LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE
Buenos-Ayres, 23 janvier. — M. Saenz-Pena a adressé un message pour annoncer sa démission, parce qu'il estime que l'union générale réclamée par le Congrès est un prétexte sous lequel se cache l'anarchie militaire qui jette le discrédit sur la nation.

Le vice-président Urriburu a été élu à sa place par le Congrès.

LORD RANDOLPH CHURCHILL

Londres, 23 janvier. — L'état de Lord Randolph Churchill s'est subitement aggravé. Le malade est mourant.

EN GRÈCE

Les origines de la crise

Athènes, 23 janvier.

Selon l'*Asp*, organe officieux, la crise doit être uniquement attribuée à l'incident suscité samedi par le prince héritier.

Le prince, qui commande le corps d'armée d'Athènes, s'est plaint de ce qu'on ne lui ait pas consulté sur l'emploi de ses troupes.

Il s'est rendu au Champ-de-Mars et a ordonné au préfet de police de laisser le peuple manifester pacifiquement ses sentiments. Le préfet de police a déclaré qu'il ne pouvait recevoir d'ordres que du ministre de l'Intérieur.

Le roi a soutenu le prince héritier, et le ministre de l'Intérieur a couvert le préfet de police, la crise est devenue inévitable.

Le nouveau ministère

Athènes, 23 janvier.

L'amiral Canaris a été mandat cet après-midi au Palais.

On considère comme certain qu'il acceptera la mission de former un cabinet.

M. Nicolas Delyonnis serait nommé ministre des affaires étrangères.

Athènes, 23 janvier

L'*Akropolis* publie une note d'allure officieuse, disant que la version des ministres sur les causes de leur démission n'est pas exacte. M. Tricoupi, prévoyant le renvoi du cabinet par le roi, a saisi, pour se retirer, le prétexte des incidents soulevés par la présence du prince royal aux meetings de dimanche.

Part quelques manifestations antiricoupiennes dans les provinces, et notamment à Patras, où la foule a jeté des pierres contre le bureau de police, le calme règne partout.

LES GRÈVES DE NEW-YORK

New-York, 23 janvier.

Les grévistes ont redoublé d'excès. Le colonel du 7^e régiment de milice a ordonné à ses hommes de faire feu contre ceux qui lanceraient des projectiles, bien qu'il y ait parmi eux des femmes et des enfants en grand nombre.

Les affaires sont suspendues. Les commis des banques et des magasins ont été renvoyés.

Les habitants des maisons situées sur le parcours des voitures et des tramways ont reçu l'ordre de fermer leurs portes et leurs fenêtres.

La sympathie de la police pour les grévistes est si grande que les chefs ont publié un avis dans lequel ils menacent de révoquer tout agent qui ne ferait pas entièrement leur devoir.

Les ouvriers chargés de la réparation des câbles ont reçu l'ordre de cesser le travail. Les Compagnies se trouvent ainsi dans l'impossibilité de réparer les lignes coupées.

Quatorze personnes ont été victimes des émeutes d'hier ; un passant a été tué d'un coup de feu.

LA GUERRE SINO-JAPONAISE

Panique des Chinois

Shang-Hai, 23 janvier.

Le débarquement de la troisième armée japonaise à Tien-Tsin a causé une panique indescriptible à Tien-Tsin et à Pékin.

Les plénipotentiaires chinois ont reçu ordre de se rendre en toute hâte au Japon, où ils rencontreront M. Poste, leur conseiller tergriver.

Les communications télégraphiques sont rompues à Chefoo et à Tung-Chou, ce qui fait croire que ces villes sont aux mains des Japonais.

La neige retarde quelque peu les opérations d'investissement de Wai-Hai-Wai.

A Chefoo

Londres, 23 janvier.

Les journaux du soir publient une dépêche de Sanghai annonçant que la communication télégraphique avec Chefoo est rétablie.

Par mesure de précautions, les navires anglais, américains, allemands, français, ont débarqué des marins à Chefoo. Tous les consulats sont gardés ; des patrouilles parcourent les quartiers européens.

On croit que Wei-Hai-Wei est bloqué par les Japonais.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Portraits de présidents

Tous les maires des chefs-lieux de canton ont reçu hier, du ministère de l'Intérieur, pour ordre, les portraits respectifs, le portrait de M. Casimir-Perier.

On avouera que c'est un peu tard.

M. Casimir-Perier

On assure que M. Casimir-Perier, pendant la courte durée de sa présidence, a fait intégralement distribuer aux pauvres, à la fin de chaque mois, le reliquat de sa liste civile, après le solde des dépenses qu'entraînait la vie à l'Élysée telles que les traitements du personnel.

Le président entretenait sa domesticité privée avec ses propres revenus.

En outre, M^{me} Casimir-Perier et le président auraient, sur leur fortune personnelle, distribué aux pauvres environ deux cent mille francs.

Un journal... d'actualité

Aujourd'hui a été déposé le titre d'un nouveau journal qui doit paraître samedi à Paris. Le titre... d'actualité est celui-ci : « L'Echo de Masas ».

Mort dans un cercueil

On annonce de Schweslich (Silesie) la mort d'un vieux célibataire, survenue au moment où il était mieux placé que n'importe qui pour passer de vie à trépas.

Depuis longtemps, ce vieillard avait l'habitude de faire, après son déjeuner, une sieste reposante dans un cercueil capitonné.

L'autre jour, elle s'est terminée par l'apoplexie, car c'est dans cette couche lugubre qu'une attaque d'apoplexie a fondroyé le macabre original.

On est décidément très gai en Allemagne !

UN CONDAMNÉ RÉCALCITRANT

Paris, 23 janvier.

M. Gérauld-Richard cumule.

Le député du XIX^e arrondissement, qui purge actuellement à Sainte-Pélagie, une condamnation d'emprisonnement pour outrages au président de la République, avait été condamné par le tribunal correctionnel à 15 jours de prison, comme gérant de la *Petite République*, pour diffamations et injures envers le président du syndicat des bureaux de placement.

Il fit appel ; la cour confirma, par défaut, la décision des premiers juges. Il fit opposition à cet arrêt, mais le jour où l'affaire vint à Sainte-Pélagie, il était à Sainte-Pélagie, et le refus de se rendre au palais, ne voulant pas, dit-il, monter dans le panier à salade. La Cour remit l'affaire à une date ultérieure.

Lorsque l'affaire fut appelée à nouveau, M. Gérauld-Richard ne se présenta pas davantage. Mais la cour ayant constaté que la citation ne l'avait pas touché, ordonna la réinscription de l'affaire pour aujourd'hui.

M. Gérauld-Richard, au lieu de se présenter, écrivit au président une lettre pour lui dire qu'il ne se présenterait pas du tout.

M^e Viviani, son avocat, qui était présent à l'audience, était au courant des intentions de son client.

M^e Julien, avocat du plaignant, a présenté quelques observations ; après quoi la Cour a remis l'affaire au 27 février.

la décision des premiers juges. Il fit opposition à cet arrêt, mais le jour où l'affaire vint à Sainte-Pélagie, il était à Sainte-Pélagie, et le refus de se rendre au palais, ne voulant pas, dit-il, monter dans le panier à salade. La Cour remit l'affaire à une date ultérieure.

Lorsque l'affaire fut appelée à nouveau, M. Gérauld-Richard ne se présenta pas davantage. Mais la cour ayant constaté que la citation ne l'avait pas touché, ordonna la réinscription de l'affaire pour aujourd'hui.

M. Gérauld-Richard, au lieu de se présenter, écrivit au président une lettre pour lui dire qu'il ne se présenterait pas du tout.

M^e Viviani, son avocat, qui était présent à l'audience, était au courant des intentions de son client.

M^e Julien, avocat du plaignant, a présenté quelques observations ; après quoi la Cour a remis l'affaire au 27 février.

HORRIBLE DRAME

Paris, 23 janvier.

Un drame horrible vient de se dérouler à Saint-Germain-en-Laye, au n^o 12 de la rue de Paris.

Lundi matin, une locataire prévenait le fils de la concierge qu'elle avait entendu des gémissements pendant une partie de la nuit.

Le jeune homme se dirigea vers le logement des époux Savouré, où un horrible spectacle l'attendait. Quand, après avoir frappé plusieurs fois, la porte lui fut enfin ouverte, il se trouva en présence de la femme, échevelée et couverte de sang. Dans la chambre, sur une chaise, se trouvait le cadavre ensanglanté du mari.

La malheureuse, très affaiblie, ne put prononcer que quelques mots incohérents : « Mon mari, tué ! »

L'enquête a permis de reconstituer le drame.

M. Savouré, cantonnier, et sa femme, couturière, étaient tous deux sombres, taciturnes et très ombragés ; la lettre qu'ils ont signée avant de tenter de se donner la mort indique clairement qu'ils étaient atteints de la monomanie de la persécution.

Savouré est rentré samedi soir vers onze heures et tout indique que c'est dans la nuit du samedi au dimanche que la scène s'est passée. Savouré a porté de nombreux et vigoureux coups de rasoir aux deux bras de sa malheureuse femme. Il s'est ensuite porté à lui-même un coup de son arme égale porté au bras, puis il a absorbé le contenu d'une bouteille retrouvée sur une table et dont la nature n'a pas encore été déterminée.

D'autres blessures ont encore été constatées aux cuisses des deux malheureux. Ces blessures, difficiles à expliquer, ont dû être produites avec de l'eau bouillante.

Mme Savouré avait déjà préparé les objets qui devaient servir à son suicide. Elle est allée à l'hôpital. Son état est très inquiétant, car la malheureuse est restée trente-six heures sans nourriture et sans soins.

Mauvais temps et Inondations

A PARIS

Paris, 23 janvier.

Cette après-midi, vers une heure, une véritable tempête de neige s'est abattue sur Paris. Un vent violent chassait de biais les flocons mêlés de grésil assez gros, qui crépitaient contre les vitres, comme un jour de bourrasque de mars, et fait assez rare au mois de janvier, cette tempête a été accompagnée de plusieurs coups de tonnerre.

Les communications télégraphiques et téléphoniques avec un grand nombre de villes du continent sont interrompues, notamment avec Nancy, le Havre, Limoges, Rouen, etc.

INONDATIONS DANS LE NORD

Paris, 23 janvier.

On signale des inondations, surtout dans le Nord. La Meuse a débordé ; les riverains ont dû s'enfuir.

CRUE DE LA MEURTHE

Nancy, 23 janvier.

Cette nuit, une nouvelle crue de la Meurthe a causé une très vive émotion dans les quartiers déjà inondés la semaine dernière ; les riverains se sont hâtés de déménager ce qu'ils possédaient de plus précieux, et de faire sortir des écuries les animaux domestiques.

Les autorités, les sapeurs-pompiers et de nombreux volontaires ont secouru les inondés.

PARI STUPIDE

Paris, 23 janvier.

Un ouvrier mécanicien, nommé Simson, qui venait de consommer plusieurs apéritifs avec trois de ses amis, dans un débit de boissons de la rue Nationale, s'écia tout à coup :

— Je parie d'avaloir six bouchons de liège !

Ses camarades éclatèrent de rire et le défirent d'accomplir un pareil tour de force.

« Que voulez-vous jouer ? poursuivit le parieur. Rien n'est plus facile, et si vous payez une tournée, je vais vous montrer comment cela se fait.

Et le mécanicien, s'étant fait verser une absinthe, plaça un bouchon dans le verre et, après un léger effort, l'avalait avec le liège.

Tous les buveurs présents applaudirent cette pousse stupide, ce qui encouragea celui qui venait de l'accomplir.

On lui servit un nouveau verre d'absinthe dans lequel il mit un second bouchon et but.

Mais soudain, il fut pris de contractions de l'œsophage. Le liège s'était arrêté dans sa gorge et ne pouvait plus être ingurgité ni rejeté par le parieur.

On s'empressa autour du malheureux qui étouffait et qui ne tarda pas à perdre connaissance.

Son visage était congestionné, ses doigts et ses bras noircis par la cyanose

Feuilleton du NOUVEAU LYON du 24 Janvier 1895 N° 26

PARADIS PERDU

PAR
Jules Mary

Fanny lui servit à boire et à manger, pendant que sa sœur, Caroline, essayait d'obtenir de l'inconnue quelques renseignements.

— D'où venez-vous, ma pauvre femme et où allez-vous ?

Fernande la regardait avec de grands yeux effarouchés et ne répondait rien. Caroline insistait.

— Nous ne ferons pas de mal. Il ne faut pas avoir peur de nous... nous vous soignerons bien... mais, dites-nous votre nom. Comment vous appelez-vous ? Vous ne voulez pas ?

Elle mangeait, regardait Caroline, se taisait toujours.

— Dites-nous au moins où il faut que l'on vous reconduise... Il y a aussi des voitures ici, ça ne vous coûtera rien. Ce mot avait frappé Fernande, était pour ainsi dire descendu jusqu'au fond d'elle-même et avait remué la fibre mystérieuse.

— Me reconduire?... dit-elle, me reconduire ?

Où, madame... avez confiance en nous. Je vais dire à Adrien d'atteler...

Vous partirez de suite. Dites-nous seulement où il faudra vous mener... dans quel village... dans quel château... Non, non, je ne veux pas qu'on me reconduise...

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas, je ne veux pas.

— On vous a donc fait du mal... ?

— Je ne veux pas... vous dis-je...

Et tout à coup, elle se leva, repoussa son assiette et sortit.

La gare est à quelques pas. Tout à l'heure va passer et s'arrêter là le train qui arrive à Paris vers minuit.

Elle frappe au guichet.

— Le chef de gare ouvre.

— Madame... vous désirez ?...

Elle ne sait pas. la folie l'empêche de raisonner.

— Une première pour Paris ? demandait le chef.

— Oui... Paris... Paris...

Et machinalement, l'instinct la conduisant cette fois-là, elle cherche dans sa poche. Les vêtements sont ceux qu'elle portait tous les jours. Elle trouve sa bourse. Dans sa bourse il y a quelques pièces d'or. Une de ces pièces tombe au guichet. Le chef rend la monnaie.

Fernande passa sur le quai. Au loin on entendait rouler le train en marche.

Il approche. Il est en gare. Il s'arrête.

Elle ouvre le premier compartiment venu. C'est un wagon de seconde classe. Le chef de gare est derrière elle.

— Madame, vous vous trompez, je vous ai donné un billet de première.

Et il la fait monter en première, en disant :

— Il ne faut pas lui voler son argent ! Le train siffle et repart.

Elle est seule. Le compartiment est bien chauffé. Elle s'endort avant Orléans. Aux Abais, on change les bouillottes. Rien ne la réveille de son sommeil de plomb. Personne, toujours, dans le compartiment.

Elle dort ainsi jusqu'à Paris.

A Paris, des employés la réveillent.

— C'est Paris, ma bonne femme.

Elle descend. Elle a conservé tout le temps son billet à la main. Elle le donne. Ou plutôt on lui le prend. Elle suit les quelques voyageurs qui descendent et là voilà sur les quais de la Seine, en pleine nuit, pendant que les étoiles brillent dans le ciel pur et que la lune blanchit doucement les arbres maigres, dont les ombres, sur les trottoirs, sont pareilles à des dessins au fusain.

En face de la Halle aux vins, elle s'arrête, s'accroche sur le parapet. Elle semble songer, à quoi songerait-elle, la pauvre, puisque son âme est absente ? C'est l'eau noire qui l'attire, l'eau qui coule à ses pieds, mystérieuse et profonde. On dirait qu'elle a un but et qu'elle a une pensée, cette eau, et qu'elle est bien vivante, à la voir couler ainsi, se pressant tumultueuse le long des bateaux amarrés contre le quai.

Elle descend lentement, et là voilà maintenant qui regarde l'eau de plus près. Elle est attirée par l'abîme. C'est là qu'est la fin des maux, c'est là qu'elle va

trouver le repos de sa fatigue immense et l'oubli ! l'oubli qu'elle cherche d'instinct, bien qu'elle ne comprenne plus ; l'oubli qu'elle cherche depuis son départ des Bergères...

Elle s'assied sur la berge et se laisse glisser doucement.

Elle tombe toute droite dans la Seine. Ses pieds entr'ouvrent l'eau et elle disparaît. Et c'est à peine si le fleuve indifférent à cette mort, insensible à cette douleur a fait quelques bouillonnements autour d'elle. Il a repris, aussitôt, sa tranquillité perdue au-dessus.

Et à la place où Fernande s'est enfoncée, viennent se piquer les étoiles d'argent qui rayonnent dans le ciel, impassibles témoins de ce désespoir.

DEUXIÈME PARTIE Gertrude l'Endormie

SOUS LES BATEAUX

Aux Bergères régnait l'insécurité. Le matin de la disparition de Fernande, Denise était entrée dans l'appartement de sa maîtresse, comme elle faisait tous les jours.

Elle avait trouvé le lit défait.

Croyant la comtesse dans le château, elle avait, en l'attendant, habillé André et Noël.

Mais Fernande ne reparait pas. Les enfants, ne s'étant point réveillés lors du départ furtif de la pauvre femme, il s'informa partout, à Cerdon, à

me, ne pouvaient donner des renseignements.

Denise s'informa auprès des domestiques.

Personne n'avait vu madame de Villadon.

Elle attendit encore avant d'avertir le comte, ne voulant pas lui donner d'inquiétude inutile.

Elle promena ses mains par tout le lit. Celui-ci était froid, ce qui prouvait que la comtesse l'avait quitté depuis longtemps.

Enfin, elle se décida à aller trouver Villadon.

Aux premiers mots, le comte parut surpris. Il ne savait pas ce qu'était devenue sa femme. Il s'informa, courut chez elle avec le pressentiment d'un malheur. Lui aussi, il se mit à chercher partout quelque lettre, car il se disait que Fernande ne serait pas partie sans un dernier adieu.

Mais rien nul part. Disparition étrange. Vie tranchée brusquement. Qu'était-elle devenue ?

La première pensée qui lui vint fut que Fernande avait songé au suicide. La vie, ainsi qu'elle lui était faite maintenant, lui avait paru trop lourde. Elle avait mieux aimé s'en débarrasser.

Il sortit aussitôt, ayant au cœur les remords de s'être montré trop cruel pour la pauvre femme.

Il s'informa partout, à Cerdon, à

Argent, dans toutes les fermes de la campagne.

Il longea le canal, s'adressa aux éclusiers.

Personne ne put lui donner de renseignements.

Une crainte lui venait : c'était que Fernande ne se fût noyée dans la prise d'eau du canal. L'étang du Puy, qui a une superficie de trois ou quatre cents hectares, est profond, dans le milieu, de vingt à trente mètres.

Si Fernande s'était noyée là, comment la retrouver jamais.

En été, l'étang étale une nappe d'eau très claire. On aperçoit alors le fond à une assez grande profondeur, mais l'hiver, les eaux sont troubles par les neiges, les glaces, les débris.

Villadon fit sonder et visiter l'étang du mieux que l'on put.

On ne trouva rien.

La justice, prévenue, cherchait également. M. Barrédieu, le juge de paix de Sully, faisait tous ses efforts pour arriver à un résultat. Les journées se passaient. On ne trouvait rien. Ce fut au bout de deux semaines environ que les journaux ont raconté la singulière disparition de la jeune femme, le comte de Villadon reçut par lettre venue de La Motte-Beuvron des renseignements qui semblaient devoir le mettre sur une piste nouvelle.

(A suivre)

Annances Légales, Judiciaires et Avis Divers, sont reçus 7, place des Terreaux

VENTES JUDICIAIRES

Etude de M^e Jules Clet, huissier, 20, rue d'Algérie, Lyon

Le samedi vingt-six janvier 1895, à onze heures du matin, sur la place Morand, à Lyon, vente d'objets saisis, tels que : secrétaires, deux glaces, fauteuils, peintures, pendules, horloges, guéridons, etc., etc.

Le samedi vingt-six janvier 1895, à onze heures du matin, sur la place au devant du pont Lafayette (côté des Brotteaux), vente d'objets saisis, tels que : marchandises d'épicerie, liqueurs, vins vieux, trois cents kilos café vert, huiles, conserves, sucres, cacao, etc., etc.

LOTS DE TERRAINS

clos et complantés, de 300 à 25.000 mètres

A VENDRE

PETITES PROPRIÉTÉS

De 4,600 à 8,000 r. avec jardins

S'adresser ou écrire C. Barbier, régisseur, 52, cours Richard-Villon, Lyon-Montchat.

Monsieur demande pension dans famille honorable. Ecrire pr. O. P. Q., 38, au bureau du journal.

LOCATIONS

A louer, à l'année, Jolie Propriété d'agrément bien desservie, maison de huit pièces, cave, grenier, le tout réparé à neuf, écurie, remise, eau et gaz.

S'adr. bureau du journal, n° 1012.

A louer, à proximité d Lyon, site merveilleux, bon air, petit chalet coquet confortable, vue magnifique.

S'adresser bureau du journal, n° 1008.

MOTEURS A GAZ

Machines à Vapeur

Constructions mécaniques

A. FARRA & C^{ie}

25, Chemin des Pins

EAU DES SŒURS MARTHE-LAURE

Composition aromatique

Lotion unique pour le soin de la chevelure. Enlève les pellicules, arrête instantanément la chute des cheveux et les fortifie.

En vente chez tous les coiffeurs, parfumeurs et pharmaciens

Entrepôt Général : 30, Quai des Brotteaux, Lyon

SUPRÊME RÉGÉNÉRATEUR

Des cheveux et de leur couleur

ROYAL SAVIOUX

Seul recolorant ne poissant pas

CHEZ TOUS LES COIFFEURS

RHUME

La Crème pectorale BAVEREL sera toujours la REINE DES PECTORAUX pour guérir Rhume, Toux d'irritation, Coqueluche ; elle est le remède sans rival de toutes les irritations et de l'insomnie.

Dépôt général : Pharmacie CHARLES BAVEREL, place du Pont, 10, Lyon, chez tous les droguistes. Détail chez tous les pharmaciens.

PRIX : 2,25

Papiers peints

DANS TOUS LES GENRES

B. COLIN

7, Rue de l'Hotel-de-Ville, 7

En face la Société Lyonnaise, près les Terreaux

LYON

Décorations, Tentures de tous styles. — Baguettes, Rosaces Paravents et Devants de Cheminée

CHOCOLAT EXPEDITIF

GUÉRIN-BOUTRON

O.15 et O.20 la Tasse

OLUBLE INSTANTANÉMENT — QUALITÉ GARANTIE

ORDRES DE BOURSE

AU COMPTANT ET A TERME — LYON ET PARIS

A. MAZERAUD, 19, rue Gentil, Lyon

Paiement de coupons échus ou non échus

Renseignements gratuits. — Adr. télégr. : MAZERAUD-BEROUX

EAU MINÉRALE FERRUGINEUSE GAZEUSE

OREZZA

LA PLUS RICHE EN FER, MANGANESE ET ACIDE CARBONIQUE

Sans rival pour la guérison de

ANÉMIE, CHLOROSE, FIÈVRES, GASTRALGIES

et des maladies provenant de l'Appauvrissement du Sang

L'EAU d'OREZZA, renferme le fer, sous la forme la plus assimilable et est supportée par les estomacs les plus délicats. Indispensable aux convalescents et aux personnes dont les digestions sont pénibles.

Administration : 131, Boulevard Sébastopol, Paris

BOURRIÈ, 16, rue d'Essling

vient de recevoir

de l'EXTRAIT DE VIANDE

MAGGI

en rations de 15 et de 10 centimes

SIX Grands Médailles d'OR, etc. Récompense nationale de 10,000 fr.

QUINA-LAROCHE

FERRUGINEUX

Procure au sang les globules rouges qui en font la richesse et la force, facilite les Croissances difficiles, combat le Lymphatisme, le Manque de Forces et d'Appétit, etc.

C'est la plus énergique des combinaisons du quinquina et du fer.

Paris, 28, r. Drouot et P^{te}

PIANOS ET ORGUES

PLEYEL et de tous les facteurs

CH. MORETTON ET C^{ie}

Successeurs de VIENNET

9, Place des Jacobins, A L'ENTRESOL, Lyon

MAISON FONDÉE EN 1837

VENTE ET LOCATION

Envoi franco très intéressante notice illustrée

EN VENTE partout

10 centimes le numéro

LE MONDE

LYONNAIS

Journal hebdomadaire, artistique, sportif et mondain

Illustré

Royal Windsor

LE CÉLÈBRE RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX

Avez-vous des Cheveux gris ? Avez-vous des Pellicules ? Vos Cheveux sont-ils faibles ou tombent-ils ?

SI OUI

Employez le ROYAL WINDSOR qui rend aux Cheveux gris la couleur et la beauté naturelles de la jeunesse. Il arrête la chute des Cheveux et fait disparaître les Pellicules. Il est le SEUL Régénérateur des Cheveux médaillé. Résultats inespérés. — Vente toujours croissante. — Exiger sur les flacons les mots ROYAL WINDSOR.

Se trouve chez Coiffeurs-Parfumeurs, en flacons et demi-flacons.

Entrepôt : 22, rue de l'Écluse, PARIS

Envoi franco sur demande du Prospectus contenant détails et attestations

NE PRENEZ PAS LA PEINE

de chercher vos chambres ou appartements meublés. Allez ou écrivez à l'Agence de location « Lyon-Logements », 4, rue Pierre-Corneille, à côté de la place Morand. — Adresses et renseignements gratuits. — Recherches à forfait d'appartements vides et sous-location.

Les propriétaires de chambres ou appartements meublés peuvent se faire inscrire.

GRANDE FABRIQUE FRANÇAISE

DE BOUCHONS MÉCANIQUES

A RESSORTS D'ACIER

A MM. les Brasseurs, Entrepositaires de Bières et Fabricants de limonades et boissons gazeuses

PLUS DE BOUTEILLES À BAGUES PERCÉES

Toutes les bagues de bouteilles utilisables par le nouveau collier fil de fer à anneaux

Essayez tous le nouveau collier fil de fer à anneaux, invulnérable, pratique et facile à placer autour de n'importe quelle bague ordinaire.

BOUTEILLES POUR BRASSEURS

Toutes bouchées

Le cent : vingt francs, fermeture garantie hermétique

Ecrire ou s'adresser à la

Grande Fabrique Française de Bouchons mécaniques

A REORTS D'ACIER

A CHAUMONT (Haute-Marne)

ANTICOR VÉTÉR

LA FEUILLE UN FRANC

LE PLUS PRATIQUE, LE PLUS CALMANT, LE PLUS ÉNERGIQUE

Se conserve indéfiniment et sous tous les climats

France par poste. — Se trouve partout

Vente en gros : JACQUET, 4, rue Vanbecour, LYON

C'est toujours au

Café PERRAUD

F. COLLET, Successeur

Place du Pont, 14

Que l'on boit du

BON VIN NOUVEAU

Maison de Convalescence

Pension bourgeoise

Soins et traitement de famille à des prix très modérés

Appartements à louer meublés ou non

40, Chemin Saint-Maximin LYON-MONPLAISIR

Passage du tramway de Montchat à l'entrée du chemin.

DESCOURS, PARRY et C^{ie}

Commissionnaires

38 Cornhill, Londres

La maison exécute les commandes avec la plus grande célérité. Échantillons sur demande.

OCCASION RARE

Fonds de Café à vendre, bien situé, près des cinémas de la Guillotière, avec jeux de boules et tonnelles.

S'adr. au bureau du journal, de 4 à 9 heures du soir.

M^{lle} L. GAUCHÉ

Sage-femme de 1^{re} classe

Diplômée de la Faculté de médecine de Lyon

Ex-interne de la Maternité

Tient des pensionnaires

2, Rue de la Tour-du-Pin, 2 LYON-CROIX-ROUSSE

APPAREILS DE CHAUFFAGE

Calorifère hygiénique breveté et poêle de faïence

M^{me} C. BALOUZET

13, Quai des Célestins, 13 LYON

ON TROUVE

LE NOUVEAU LYON

Dans tous les kiosques

Feuilleton du NOUVEAU LYON du 24 Janvier 1895 N° 39

MÉPRISE DU CŒUR

PAR
E. ARNOUS-RIVIÈRE.

— C'est inutile ; il doit savoir ce qu'il a à faire.

— Tout cela est désolant. Vous devez être bien malheureux, mon pauvre André !

— Oh ! oui, Excellence, car j'adore cette femme. Je ne vis que par elle et pour elle. Je la vois s'enfoncer chaque jour dans un abîme dont elle ne connaît pas le fond et où son honneur, le mien, les félicités du passé et les rêves de l'avenir s'engloutissent à jamais, si elle ne veut faire un retour sur elle-même. Je suis là près d'elle, sans pouvoir la sauver, et j'assiste, désespéré et impuissant, au naufrage de mon amour.

— Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis que je suis entré dans cette maudite Pologne !

— Prenez courage, mon cher ami. Deux mois seront bientôt passés. Vous partirez en octobre.

— Dieu le veuille !

— Écoutez. Vous savez que j'ai une certaine influence sur le général. Eh bien, je vais en user dès mon retour à Varsovie et je le déciderai peut-être à précipiter votre départ. En outre, si vous me le permettez, je parlerai aussi à Mme Elise. Mon âge, ma position et surtout l'amitié qui nous unit, son père et moi, donneront plus de poids à mes conseils.

— Agissez comme vous croirez le

mieux dit André. Je vous remercie d'avance.

— Jure-moi, lui dit André, que tu m'aimes comme à Nice, comme à Florence...

— Je t'adore, répondit-elle. — Puis elle ajouta plus bas, comme si quelqu'un eût pu l'entendre : Allons, viens... Viens vite !

VIII

La première personne qu'André rencontra en sortant de la chambre de sa femme fut Douraskoï. L'Excellence se promenait devant la façade du château en attendant l'heure du déjeuner.

On était presque au milieu du jour et cependant la plupart des femmes n'étaient pas encore descendues.

— Venez faire un tour de parc, dit le haut fonctionnaire à André, j'ai quelque chose à vous dire.

Lorsqu'ils se furent un peu éloignés, M. Douraskoï continua :

— Tout d'abord, je vous annonce que Boulgaroff est parti.

— Ah ! j'en suis bien aise, pour lui et pour moi.

— Si vous étiez descendu quelques minutes plus tôt, vous auriez pu vous faire vos adieux.

— Je crois que nous n'y tenions guère, l'un et l'autre. Mais vous, Excellence, lui avez-vous parlé ?

— Ma foi, non. Puisqu'il partait, je n'avais rien à lui dire. Nous avons échangé un simple bonjour. Seulement j'ai remarqué qu'il avait eu avec Mme Réline une conversation assez longue et assez animée.

— Il voulait sans doute lui expliquer les motifs qui le rappelaient aussi promptement à Varsovie.

— Je n'en sais rien et j'ignore quel prétexte il aura pris : mais ils tenaient

tant son cou de ses deux bras nus et en l'attirant sur sa poitrine.

— Jure-moi, lui dit André, que tu m'aimes comme à Nice, comme à Florence...

— Je t'adore, répondit-elle. — Puis elle ajouta plus bas, comme si quelqu'un eût pu l'entendre : Allons, viens... Viens vite !

VIII

La première personne qu'André rencontra en sortant de la chambre de sa femme fut Douraskoï. L'Excellence se promenait devant la façade du château en attendant l'heure du déjeuner.

On était presque au milieu du jour et cependant la plupart des femmes n'étaient pas encore descendues.

— Venez faire un tour de parc, dit le haut fonctionnaire à André, j'ai quelque chose à vous dire.

Lorsqu'ils se furent un peu éloignés, M. Douraskoï continua :

— Tout d'abord, je vous annonce que Boulgaroff est parti.

— Ah ! j'en suis bien aise, pour lui et pour moi.

— Si vous étiez descendu quelques minutes plus tôt, vous auriez pu vous faire vos adieux.

— Je crois que nous n'y tenions guère, l'un et l'autre. Mais vous, Excellence, lui avez-vous parlé ?

— Ma foi, non. Puisqu'il partait, je n'avais rien à lui dire. Nous avons échangé un simple bonjour. Seulement j'ai remarqué qu'il avait eu avec Mme Réline une conversation assez longue et assez animée.

— Il voulait sans doute lui expliquer les motifs qui le rappelaient aussi promptement à Varsovie.

— Je n'en sais rien et j'ignore quel prétexte il aura pris : mais ils tenaient

évidemment à ce que leurs paroles ne fussent entendues par personne, car ils se sont enfoncés sous les grands arbres qui sont là-bas. Lorsqu'ils se sont quittés, Mme Réline a été très affectuieuse pour lui et lui a crié, au moment où la voiture partait :

— A moi ! Soyez tranquille, je ferai votre commission. A bientôt !

— Je déteste cette femme, dit André.

— A vrai dire, continua Douraskoï, je crois que vous ne lui êtes guère sympathique, non plus.

— Vous l'avez dit ?

— A peu près.

— Quand cela ?

— Tout à l'heure, après le départ de Boulgaroff, je me suis approché d'elle pour lui présenter mes hommages et lui faire mes compliments sur sa belle fête d'hier. Alors elle a pris mon bras et m'a dit :

— Vous ne pouvez vous figurer comme je suis contrariée d'avoir perdu le capitaine.

— Pourquoi donc, madame ! lui ai-je dit.

— Mais d'abord parce que c'est un charmant homme. Puis, a-t-elle ajouté, parce que son départ me laisse dans un grand embarras. Je perds mon beau pacha musulman.

— Ah ! oui, c'est vrai. Eh bien ! il faut le remplacer tout de suite.

— Par qui ? a-t-elle demandé.

— Alors, mon cher, il m'est venu une idée bizarre, je vous ai proposée.

— Oh ! non, non ! s'est-elle écriée. Je n'en veux à aucun prix.

— Cependant, mon ami André vaut bien Boulgaroff.

— Cela dépend des goûts, a-t-elle répliqué d'un ton aigre. Puis elle a ajouté :

— Après tout, si ce Monsieur tient absolument à jouer un rôle dans ma pan-

tomime, qu'il prenne celui du mari. Il lui appartient de droit et il lui ira parfaitement.

— Elle a eu un mauvais rire en disant cela.

— Madame Réline est bien bonne pour moi, dit André.

— Ce n'est pas tout, continua Douraskoï. Revenant à ses regrets du brusque départ de Boulgaroff, elle m'a dit :

— Je ne m'explique pas cette résolution subite de retourner à Varsovie, et je ne suis pas dupe des prétextes qu'il m'a donnés. Je crois qu'il avait envie de me faire une confidence, mais il s'est arrêté en chemin. Quoi qu'il en soit, je soupçonne quelque mystère au sujet de monsieur André. N'est-ce peut-être pas étranger. J'en saurais plus long avant peu. En tout cas, il reviendra.

— C'est possible, mais, en attendant, vous n'avez plus de pacha.

— Comme Elise va être contrariée !

— Je n'ose m'offrir. Je suis trop laid.

— Prenez donc André ?

— Non ! Pour rien au monde. Comment lui ! prendre le rôle de Boulgaroff ! mais ce serait le monde renversé.

— Elle a éclaté de rire.

— J'ai tenu, dit en terminant Douraskoï, à vous rapporter textuellement cette conversation, afin que vous puissiez en faire votre profit, le cas échéant.

— Je vous remercie, dit André.

— Ne me trahissez pas, au moins.

— Soyez tranquille, répondit le jeune homme.

Puis il ajouta :

— Mon Dieu ! comme ces fêtes et ces intrigues m'ennuient ! Je voudrais déjà avoir quitté cette maison.

— Et la Pologne, n'est-ce pas ?

— Oh ! la Pologne ! Si je parviens à en sortir, je n'y rentrerai jamais.

Madame Réline fut très troublée par

pacha. Le soir, la pantomime eut un succès fou. Elise obtint un triomphe complet, non seulement à cause de ses brillants costumes qui faisaient valoir sa beauté et les charmes de sa personne, mais aussi pour la grâce inimitable qu'elle mit dans le rôle muet de la femme de l'ethnan.

Elle traduisit avec tant de vérité l'ennui de l'épouse délaissée malgré elle, le regret de l'absent et le désespoir de la passion contrariée, que toute la salle applaudissait à outrance, — excepté un seul homme.

Jamais André ne s'était senti plus triste.

Plusieurs fois dans la journée, il s'était approché de sa femme, cherchant à causer avec elle ; mais c'était à peine s'ils avaient pu échanger quelques paroles. Tantôt c'était la dernière répétition de la pantomime qui exigeait la présence sur la scène ou dans la coulisse de la femme de l'ethnan ; tantôt il fallait donner un dernier coup d'œil aux costumes ou veiller avec son amie aux apprêts de la soirée. Madame Réline ne la quittait pas et, chaque fois que son mari voulait commencer une conversation, elle se mettait en tiers et disait :

— Voyons, Monsieur André, laissez-je donc tranquille. Si vous avez des secrets à lui confier, vous aurez bien le temps lorsque vous serez dans votre chambre.

Et les deux femmes s'éloignaient, chuchotant ensemble continuellement.

D'ailleurs, Elise n'avait jamais son plus froid et plus inattentive pour son mari que ce jour-là. Un moment, elle lui avait même demandé avec une douceur peinte dans le visage :

— Sais-tu pourquoi le capitaine Boulgaroff est parti si précipitamment ?

(A suivre)